



HAL
open science

Groenland, Ammassalik : contact. De la lampe à huile au GPS, un peuple défie le temps

Fabrice Grognet

► **To cite this version:**

Fabrice Grognet. Groenland, Ammassalik : contact. De la lampe à huile au GPS, un peuple défie le temps. Art Tribal, 2005, n°9, pp: 58- 71. hal-01887308

HAL Id: hal-01887308

<https://hal.science/hal-01887308>

Submitted on 3 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Il n'y a pas de société (ni de musée) sans changements :

« *Groenland, Ammassalik : contact : de la lampe à huile au GPS, un peuple défie le temps* »

Fabrice Grognet

Dans le cadre de sa « saison Inuit » inaugurée le 4 décembre 2004 par l'exposition « *Inuit, quand la parole prend forme*¹ », le Musée de l'Homme propose depuis le 6 avril 2005 jusqu'au 2 janvier 2006 : « *Groenland, Ammassalik : contact, de la lampe à huile au GPS, un peuple défie le temps* ».

A partir de l'exemple de la région d'Ammassalik, sur la côte Est du Groenland, cette nouvelle exposition montre qu'il n'existe pas de société sans changements, et que l'identité, tant régionale que nationale, est sans cesse redéfinie en fonction des relations avec d'autres régions ou pays.

Parallèlement à cette élaboration de l'identité Inuit, l'exposition montre que le regard des chercheurs occidentaux évolue au contact de la société étudiée.

A bien des égards, c'est donc le mot « contact » qui semble le mieux caractériser cette nouvelle manifestation du musée du Trocadéro. Ce second volet de la « Saison Inuit » du Musée de l'Homme procure finalement un contre point à « *Inuit, quand la parole prend forme* » qui proposait de faire découvrir le mode de vie et de pensée dit « traditionnel » des Inuit à travers une sélection d'œuvres d'artistes contemporains du Nunavik.

Un contact interculturel, et la dynamique identitaire qu'il suppose, bien souvent « oubliés » des galeries des musées ethnographiques, Musée de l'Homme compris².

¹ S'appuyant essentiellement sur les collections du Musée d'arts Inuit Brousseau, à Québec, l'exposition « Inuit. Quand la parole prend forme », est une version itinérante d'une création du Musée d'Histoire Naturelle de Lyon présentée en 2002.

² Du 4 juillet au 31 décembre 1976, le Musée d'Ethnographie de Neuchâtel proposait, sous la direction de Jean Gabus, « les esquimaux hier... aujourd'hui », l'une des rares expositions consacrée au changement culturel.

Un musée défie le temps sur la colline de Chaillot

« *Groenland, Ammassalik : contact* » est une entière création du Musée de l'Homme dans le contexte particulier du départ de ses collections ethnographiques (environ 300 000 objets) vers le futur Musée du Quai Branly.

Depuis la fermeture de ses salles d'ethnographie en mars 2003, le Musée de l'Homme opère en effet une nouvelle étape de son histoire. Ce n'est pas la première fois que le site de la colline de Chaillot abrite une institution devant revoir sa définition originelle après le départ d'une partie de son fond initial. Déjà, en 1937, celui de l'ancien Musée d'Ethnographie du Trocadéro³ créé à l'occasion de l'exposition universelle de 1878 se scinde en deux parties. Les collections ethnographiques extra-européennes regroupées avec les collections d'anthropologie physique provenant du Muséum National d'Histoire Naturelle donnent ainsi naissance au Musée de l'Homme, alors que l'ancien fond d'ethnographie française du MET constitue la collection de base d'une autre nouvelle institution fondée par George Henri Rivière⁴ dans l'aile Paris du Palais de Chaillot : le Musée National des Arts et Traditions Populaires⁵.

Aujourd'hui, le Musée de l'Homme entame sa rénovation après la publication du rapport de la commission dirigée par le préhistorien Jean-Pierre Mohen (2004). Un nouveau Musée de l'Homme redéfini doit donc ouvrir ses portes à l'horizon 2008/2009, vérifiant ainsi la durée de vie limitée des musées anthropologiques du Trocadéro. Tous les soixante ans environ, survient en effet un événement particulier comprenant une dimension politique (les expositions universelles de 1878 et de 1937, la décision du président Jacques Chirac de créer un « musée des Arts premiers » en 1996) qui occasionne un remaniement architectural et une métamorphose complète du musée.

Mais l'ethnologie n'a peut être pas pour autant disparue de la Colline de Chaillot, comme le suggère Bertrand-Pierre Galey, directeur général depuis 2002 du Muséum National d'Histoire Naturelle dont dépend le Musée de l'Homme : « je n'ai pas été nommé pour liquider le Musée de l'Homme, mais pour le rénover (...) Le président Chirac sait que le Musée du Quai Branly n'épuise pas le sujet ethnologique, il veut un musée de l'Homme » (Huet, 2003).

Aussi, l'exposition « *Groenland, Ammassalik : contact* » comporte t-elle un enjeu particulier visant à démontrer que la création d'une nouvelle institution sur l'autre rive de la Seine Quai

³ Lui-même constitué à partir de collections provenant de différents musées essentiellement parisiens (Bibliothèque nationale, Muséum, national d'histoire naturelle, Musées des antiquités nationales, ...).

⁴ Qui fût le sous-directeur du MET de 1928 à 1936.

⁵ Dans les années 1970 celui-ci intégrera un nouveau bâtiment situé dans le bois de Boulogne.

Branly n'engendre pas fatalement la fin⁶ de celle du Trocadéro dont elle reprend en partie le fond, ni même la disparition des expositions ethnographiques au Musée de l'Homme. En défiant l'entreprise destructrice du temps, les différentes métamorphoses du musée ethnographique du Trocadéro depuis 1878 font ainsi écho au sous-titre (« *un peuple défie le temps* ») de la nouvelle exposition du Musée de l'Homme.

Une construction en miroir à partir d'objets « témoins »

« *Groenland, Ammassalik : contact* » est essentiellement basée sur les travaux des chercheurs du Muséum National d'histoire naturelle et leurs collectes « d'objet témoins » depuis la première expédition française au Groenland dirigée par Paul-Emile Victor en 1934 jusqu'aux dernières missions effectuées en 2004 par Pierre et Bernadette Robbe⁷.

A ces objets, qui partiront sitôt l'exposition terminée rejoindre le fond transféré vers le musée du Quai Branly, viennent s'ajouter les prêts de musées français et étrangers, notamment danois et groenlandais.

Aussi, l'exposition « *Groenland, Ammassalik : contact* » est l'occasion de réunir en un même lieu différents lots d'objets constitués par des occidentaux, scientifiques ou non, d'époques et de nationalités différentes, afin de témoigner de la culture des Inuit d'Ammassalik.

Autrement dit, l'exposition en mettant en « contact » des collectes effectuées dans différents contextes historiques par des occidentaux de différentes nationalités plus ou moins liées au Groenland⁸, est autant l'occasion de parler de la dynamique identitaire inuit que celle du regard porté par les occidentaux sur la population d'Ammassalik.

Le parti pris dans cette exposition n'est donc pas de limiter la valeur de l'objet à sa seule dimension de « témoin » de pratiques culturelles non occidentale. Il vise également à faire comprendre au public le plus large possible que les objets qui constituent nos musées nationaux, et donc notre patrimoine, sont aussi issus de collectes effectuées dans des cultures étrangères largement dépendantes du rapport qu'entretient l'Occident avec ces dernières. Car après avoir été pensés, fabriqués, utilisés par les membres d'une société lointaine, les objets « extra européens » ne finissent pas leur existence au musée, mais au contraire la recommencent. Les objets vivent une première vie dans leur société d'origine où un étranger, en l'occurrence l'ethnologue, les collecte. A ce moment et *in situ* commence la conception intellectuelle et scientifique de « l'objet ethnographique » en tant que « témoin » d'une culture

⁶ Dans la presse, la création du Musée du quai Branly a parfois été assimilée à la fermeture du Musée de l'Homme.

⁷ Ethnologues spécialistes de la société d'Ammassalik.

⁸ Le Groenland a été une colonie danoise.

vivante. Quel objet est jugé représentatif de la société observée par l'ethnologue ? Une fois au musée, en le déclarant à l'inventaire, en le nommant tel un nouveau-né, l'ethnologue le fait entrer dans le patrimoine français. Une deuxième vie commence alors dans les collections françaises, avec un autre statut, celui de « témoin scientifique » chargé de présenter la culture des autres. Naturalisé par l'inscription au registre d'inventaire du musée, l'objet est aussi renommé. La nouvelle dénomination, pourtant sensée être scientifique, peut sous l'effet du manque de vocabulaire équivalent restreindre l'objet à une seule de ses dimensions ou fonctions. Les ethnologues des années 1930 nommaient, par exemple, « lampe à huile » un objet Inuit servant certes à l'éclairage, mais aussi à la cuisson des aliments et au chauffage de l'habitation. Cette requalification de l'objet s'accompagnait également de celle de son auteur matériel, l'individu se définissant comme un *Inuit* devenant un *eskimo* sous la plume de l'ethnologue⁹.

Ainsi l'exposition présente de manière simultanée et synchronique, d'un côté la présentation de la dynamique de l'identité inuit, et en regard, l'évolution de la démarche et des pré-supposés des scientifiques chargés de les étudier, les deux se répondant dans une construction en miroir.

De la préhistoire à aujourd'hui, parcours de l'exposition

Suivant le découpage historique décidé par les scientifiques spécialistes des Inuit, cinq étapes du parcours muséographique stigmatisent autant de grands tournants culturels dans l'histoire des Inuit d'Ammassalik :

- le peuplement du Groenland par des migrations successives venant de Sibérie et de l'Alaska.
- la « découverte » par les occidentaux des Inuit de la côte Est du Groenland en 1884
- la colonisation danoise de 1894 à 1960
- l'ouverture sur le monde sous contrôle danois de 1960 à 1979
- l'autonomie relative du Groenland dans un contexte de mondialisation.

Ces cinq parties correspondent à autant d'étapes historiques et culturelles qu'il a fallu faire coïncider avec la vision occidentale et scientifique correspondante.

⁹ Pour se distinguer des autres êtres vivants, les peuples du cercle arctique se définissent comme des *Inuit*, pluriel de *Inuuk*, que l'on peut traduire par « Hommes ». Pour se distinguer des autres Inuit, les groenlandais se définissent comme des *Kalaallit*, le *Kalaallit Nunaat* (« Terre des *kalaallit* ») correspondant au Groenland. Mais c'est surtout sous l'appellation « d'esquimaux » (ou « eskimo ») que les occidentaux désigneront longtemps ces peuples. Ce terme emprunté aux indiens du Nord du Canada signifiait à l'origine « ceux qui parlent une langue incompréhensible ». Il sera par la suite traduit de manière erronée et péjorative par « mangeur de viande crue ».

La première partie de l'exposition présente la longue phase où Inuit de la côte est du Groenland et Occidentaux vivent une existence autonome, dans l'ignorance de leur existence réciproque.

Tandis que des vagues successives de chasseurs nomades venus de l'Alaska contournent le grand glacier central du Groenland au grès des aléas climatiques pour arriver jusqu'à Ammassalik¹⁰, l'Antiquité grecque voit dans le grand Nord le lieu où Boré, dieu du vent, conduit les âmes des morts. Ce territoire où nul occidental n'est encore allé, forme selon la mythologie un continent uniformément blanc, symbole de pureté et de paix, peuplé par les « hyperboréens », êtres transparents mi-hommes mi-esprits¹¹, recevant la visite d'Apollon chaque hiver.

Lorsque Hérodote (484-425 avant J.C.) commence à voir dans les peuples ne parlant pas le grec, non pas des « barbares » mais des civilisations dotées de coutumes et d'une histoire à part entière, l'Occident ne possède encore qu'une vision mythique du grand nord. Près d'un siècle après Hérodote, l'explorateur marseillais Pythéas (380-305 avant JC), voyage dans le Nord de l'Europe. Il fixe *Thulé*, actuelle Islande, « à six jour de navigation de la Bretagne », comme étant la frontière nordique du monde connu, la mer gelée formant la limite physique du monde accessible.

Mais au fil des siècles, la représentation mythique de l'hyperborée et de ses habitants rejoint dans l'oubli les dieux du Panthéon grec.

A la fin du X^e siècle, la découverte du « Groenland » par Erik Le Rouge¹² a peut-être donné lieu la première rencontre entre Inuit et occidentaux. Une colonie¹³ viking s'installe en effet peu après sur la côte Sud-ouest de la « Terre Verte ». Cette première tentative d'implantation

¹⁰ Les premiers arrivent à Ammassalik, il y a environs 4000 ans à la faveur d'un climat relativement doux. Chasseurs de rennes et de phoques, ils appartiennent à la culture dite « Saqqaq », nom du village situé sur la côte ouest du Groenland, où furent découverts les premiers vestiges de cette culture. Autour de 700 avant J.C, alors que le climat devient plus rigoureux, une nouvelle culture, le « Dorset », venue du Canada (Cap Dorset) descend le long de la côte ouest du Groenland, pour atteindre Ammassalik. Mieux adaptés aux nouvelles conditions climatiques, ces chasseurs de phoques et de morses semblent supplanter ceux du « Saqqaq ».

A la faveur d'un réchauffement climatique vers l'an 1000 de notre ère, une nouvelle culture venue d'Alaska remplace progressivement les chasseurs du Dorset. Leurs techniques de chasse sont particulièrement efficaces pour capturer les grands mammifères marins (phoques, baleines, morses) devenus plus accessibles par la fonte des glaces. Circulant en traîneaux, en umiaq, ou en kayak, menant une vie au rythme des saisons, ils sont les ancêtres directs des Inuit que rencontrerons les premiers occidentaux à la fin du XIX^e siècle.

¹¹ Les penseurs de la Grèce antique leur délivraient le qualificatif « d'anciens », ce qui faisait d'eux une humanité distincte des helléniques (statut d'ancêtres).

¹² C'est au norvégien Erik le Rouge que l'on attribue la découverte du Groenland vers 982. Parti d'Islande et parcourant la mer vers l'ouest, il découvre une terre inconnue qu'il baptise « Groenland », « Terre verte », par opposition à la « Terre des glaces », c'est à dire l'Islande.

¹³ Au XIII^e siècle, au plus fort de la colonie, la population compte près de cinq milles personnes réparties, au Nord et au sud de la côte Ouest. Cette population vit d'agriculture, d'élevage, de chasse et de pêche. Cette communauté possède un évêché et est en relations commerciales régulières avec l'Islande et la Norvège.

occidentale au Groenland périlite cinq cents ans après sa fondation (en raison de famines, épidémies, refroidissement du climat...) sans que la preuve d'un contact avec les Inuit soit établie de manière définitive¹⁴.

Au Moyen Age, les explorateurs occidentaux sont avant tout mus par l'attrait de nouvelles terres de négoce depuis le voyage de Marco Polo (1254-1324) en Chine. La recherche d'un passage par le nord-ouest pour rejoindre l'Asie et ses trésors devient la cause indirecte de l'exploration du Grand Nord par les Occidentaux. Ce n'est qu'à la fin du XVI^e siècle qu'un anglais, John Davies, aborde les côtes ouest du Groenland, à Nuuk. Bien qu'établissant des contacts sans animosité avec les Inuit, les Occidentaux ne s'intéressent pas à leur mode de vie restés, à leurs yeux, figés dans un « état de nature » originel à toute l'humanité.

Les voyages d'exploration et les récits qui en découlent montrent jusqu'au XIX^e siècle la forte collusion entre l'observation et l'imaginaire occidental. Les coutumes des peuples rencontrés sont décrites sommairement et toujours sans l'angle d'un « manque » ou d'un dénuement. Moins que des êtres civilisés, les Groenlandais sont appréhendés comme des « sauvages » sans culture. Représenté sous les traits d'une créature mi-homme mi-bête, les vêtements en peaux animales ajoutant à la confusion, « l'Eskimo »¹⁵, est rejeté de l'Humanité pour rejoindre l'animalité.

L'heure n'est pas encore à l'ethnologie¹⁶, « science des peuples », et les eskimos de la côte ouest jugés « sans histoire » et « sans culture », sont appréhendés avec dédain.

A partir du XIX^e siècle, une réflexion scientifique sur l'homme, l'*anthropologie*, émerge.

Influencée par la théorie évolutionniste, cette nouvelle science vise à établir une « histoire naturelle de l'homme » à travers une évolution linéaire et universelle du genre humain divisé en différentes « races »¹⁷. « L'Autre », le « non occidental », cesse d'être un « sauvage » et devient alors un « primitif » qui n'a pas connu le « progrès », apanage de l'Occident.

C'est dans ce contexte intellectuel qu'aura lieu en fin août 1884 la première rencontre (deuxième partie consacrée au « choc » de cette rencontre) entre les 413 Inuit d'Ammassalik et le commandant de la marine danois Gustave Holm (1849- 1940) venu à la recherche des éventuels descendants des Vikings. Holm décrit la population qu'il pense figée à l'âge

¹⁴ Les vikings rencontrent sans doute les Inuit qui vivent plus au Nord. Même si les « sagas » (récits épiques) et les gravures transmettent le récit de conflits entre les deux populations, il semble qu'ils coexistent pacifiquement. L'ivoire des dents de morse et de narval, probablement fourni par les Inuit, sert de dôme prélevée par l'évêque de la communauté.

¹⁵ Le terme « eskimo » d'origine algonquine désignait originellement : « ceux qui parlent une langue étrangère ». C'est pourtant la traduction erronée de « mangeur de viande crue » qui sera la plus généralement admise dans le sens commun occidental.

¹⁶ Le terme est du moraliste suisse Alexandre César de Chavannes (1731-1800) en 1787.

¹⁷ Les habitants des régions voisines du cercle polaire composent le rameau « hyperboréen » de la « race jaune ».

préhistorique. Soucieux de garder la mémoire de cette culture « primitive », il opère, comme aurait pu le faire un anthropologue de l'époque, pour le compte du Musée national de Copenhague une collecte systématique des différents objets¹⁸ en usage à Ammassalik. Afin de se procurer les objets les plus caractéristiques, Holm les échange contre du tabac, de la verroterie, des vêtements en tissus, et des objets métalliques. Il contribue ainsi à l'introduction de nouveaux types de consommation et d'objets d'origine européenne et donc au « métissage » culturel de la population avant même l'entreprise de colonisation danoise¹⁹ qui viendra dix ans plus tard.

De 1894 à 1960 la colonisation danoise fait l'objet de la troisième partie. Soucieux de ne pas reproduire les mêmes erreurs que lors de la colonisation de la côte Ouest du Groenland jugée trop brutale, les Danois proposent de réglementer les influences européennes. Ils s'appuient notamment sur l'établissement d'un comptoir permettant d'acquérir certaines denrées (alimentation, vêtements, armes à feu) ou matériaux (métal, bois) européens, sans que celles-ci remettent en cause le mode de vie locale basée sur la chasse et la cueillette.

Il en va tout autrement pour la vie spirituelle. Le chamanisme et les pratiques religieuses locales jugées « païennes » doivent céder la place au protestantisme sous l'action de l'évangélisation. Pourtant, loin de s'éteindre, les pratiques et les représentations qui y sont liées perdurent, même si elles sont désormais plus clandestines.

Les colons eux-mêmes sont à la source du développement d'un artisanat local reprenant les thèmes pourtant proscrit par la christianisation. Ainsi les masques et autres *tupilek*²⁰ font parties d'une nouvelle production profane à destination des seuls étrangers.

Voués, pense-t-on, à une rapide disparition au contact des occidentaux, les objets « traditionnels » Inuit sont notamment collectés par la première expédition scientifique française mandatée par le Musée d'Ethnographie du Trocadéro (MET) entre 1934 et 1935. L'ethnographie en France est alors en pleine professionnalisation dans le cadre du MET dirigé par Paul Rivet (1876-1958). L'observation directe des populations par l'ethnographe est posée comme principe de base, et l'objet acquiert un statut de « témoin » culturel : « Une collection d'objets systématiquement recueillis est donc un riche recueil de « pièces à conviction », dont la réunion forme des archives plus révélatrices et plus sûres que les archives écrites, parce qu'il s'agit ici d'objets authentiques et autonomes, qui n'ont pu être fabriqués pour les besoins

¹⁸ Une sélection est présentée dans l'exposition.

¹⁹ Depuis 1721, les danois avaient déjà colonisé par la côte ouest.

²⁰ Avant la colonisation, un *tupilek* désignait un esprit maléfique et composite créé par magie. À l'origine, la culture chamanique des Inuit essentiellement basée sur l'oralité s'appuyait peu sur les représentations matérielles. Mais à la demande des occidentaux, les Inuit les ont « concrétisés ». Depuis, le *tupilek* fait parti de la gamme d'objets profanes mis en avant par l'artisanat local.

de la cause et caractérisent mieux que quoi que ce soit les types de civilisation » (*Instructions*, 1931 : 6-7).

De grandes campagnes de collecte d'objets sont ainsi organisées à travers les pays en voie de colonisation, la connaissance des sociétés non-occidentales passant par l'étude de leurs productions matérielles. À la recherche d'une culture « indigène originelle » et dénuée de toute influence occidentale, les premiers ethnographes sont parfois tentés de faire fabriquer pour le musée des objets qui ne sont plus utilisés. Ainsi les scientifiques eux-mêmes incitent les Inuit à reproduire des objets (masques et *tupilek*) disparus depuis l'évangélisation. La pratique même du troc lors de la collecte contribue à introduire à Ammassalik de nouveaux produits manufacturés (lames de rasoir, couteaux, tabac, verroterie, ...) que les Inuit adoptent et intègrent à leurs objets du quotidien.

Loin d'être un observateur neutre, l'ethnographe des années 1930 contribue ainsi simultanément à accélérer la disparition des objets « pré-contact » typiquement inuit en les collectant, et à métisser les productions locales en important des objets exogènes.

Si dans un premier temps la tutelle danoise régule de manière monopolistique les apports européens, le début des années 1960 (quatrième partie) voit l'ouverture d'Ammassalik au reste du monde. La deuxième guerre mondiale avait déjà été l'occasion pour les Groenlandais, coupés des danois, de se confronter de manière plus frontale avec la culture occidentale et les soldats américains venus occuper la zone stratégique que constituait le Groenland.

Dès lors, le régime colonial est peu à peu remis en cause, et le Groenland devient une des provinces de la couronne danoise en 1953, ce régime ne s'appliquant pourtant à la région d'Ammassalik qu'en 1963.

Ce changement politique opère une véritable transformation de la société Inuit. La population, jusque là dispersée, se sédentarise autour de villages où se développent des activités industrielles comme la pêche à la morue. Le développement des activités tertiaires procurent au groenlandais de nouveaux emplois salariés. Les boutiques de chaque village deviennent le point central de l'activité économique et sociale, cumulant les fonctions commerciales et administratives (versement des salaires). L'accès à de nouveaux combustibles (charbon, au pétrole) engendre une désaffection progressive pour les anciens moyens de transport ou l'appareillage domestique traditionnel.

Toutefois, la structure même de la société Inuit ne se modifie pas fondamentalement, la chasse demeurant l'activité principale des hommes, et les femmes gérant toujours le domaine domestique.

Du point de vue scientifique, les années 1960 voient se transformer profondément l'interprétation que les ethnologues donnent des sociétés qu'ils étudient. On ne recherche plus les « traditions originelles » de sociétés que l'on pensait « sans histoire », et l'on s'intéresse au contraire à la dynamique identitaire issue du contact (colonisation) avec les Européens.

Le danois Gerti Nooter, étudiera notamment la société d'Ammassalik suivant cette problématique. Nooter effectue ainsi une nouvelle collecte d'objets pour montrer les changements et les évolutions matériels depuis 1884. Il établit ainsi une typologie des objets utilisés à Ammassalik montrant les objets qui perdurent, ceux qui ont été modifiés, et ceux d'origine européenne qui ont été adoptés²¹.

De leur côté, les chercheurs du Musée de l'Homme appartenant au Muséum National d'histoire naturelle, reprennent une étude pluridisciplinaires d'Ammassalik dans la lignée des travaux inaugurés dans les années 1930 par Robert Gessain et par Paul Emile Victor.

L'ultime partie présente la situation politique et les revendications identitaires actuelles des Inuit de la côte Est. Au cours des années 1970, un large mouvement d'opinion autochtone conteste de plus en plus l'intégration du Groenland au Danemark et donc à la Communauté européenne. Le 1^{er} mai 1979, en accord avec le Danemark, le Groenland accède à l'autonomie interne (*hjemmestyre* ou *home rule*). Ce nouveau statut, donne au Groenland la souveraineté sur les affaires intérieures²², et l'associe au Danemark, pour les questions de politique étrangère, de défense et de développement des ressources naturelles.

Ce mouvement politique d'autonomie relative du Groenland participe d'un mouvement plus large conciliant la volonté de sauvegarde de l'identité groenlandaise et l'effort d'inscrire les Groenlandais dans la modernité.

La municipalité d'Ammassalik consacre ainsi la plus grande partie de son budget à la formation des jeunes, alors qu'un musée régional ouvre ses portes le 31 août 1990.

Les Groenlandais voient à présent dans leur culture « traditionnelle » un patrimoine identitaire dont ils entendent assurer la conservation et la promotion. Cet intérêt patrimonial de la part des Inuit pour leur histoire entre donc en connivence avec les travaux des scientifiques français, dont une partie est consacrée à l'archivage du patrimoine matériel (objets) et immatériel (langue) pour le compte du Musée de l'Homme. Héritiers de la tradition scientifique à Ammassalik mise en place par Paul-Emile Victor et Robert Gessain, Bernadette et Pierre Robbe ont instauré au cours de leurs séjours un partenariat avec la population locale.

²¹ Voir Nooter (1984).

²² Le Groenland possédant ses propres institutions nationales est à présent considéré comme un véritable pays doté d'une constitution parlementaire qui lui est propre.

Des Inuit d'Ammassalik deviennent ainsi acteurs de la valorisation de leur propre culture en participant en France tant à la recherche (mise en place d'une encyclopédie Ammassalimiit) qu'aux manifestations culturelles (expositions) organisées par Bernadette et Pierre Robbe.

Dans un contexte de mondialisation et de remises en cause de certaines pratiques « traditionnelles » par les occidentaux (préservation des mammifères marins notamment), la société d'Ammassalik poursuit aujourd'hui encore sa construction identitaire. Loin de conduire à une simple transposition du modèle occidental, le contexte actuel est le cadre d'un jeu complexe d'adoptions et de rejets d'éléments occidentaux, et de réappropriation et de valorisation de certains traits culturels dits « traditionnels » inuit.

Aussi l'exposition montre que de tous temps, loin de rendre homogènes les sociétés, les contacts interculturels provoquent finalement une dynamique identitaire basée sur la distinction et sur la réinvention au quotidien de la tradition, et non pas une homogénéisation.

Pour finir, tous les objets ainsi exposés, chargés de présenter avant tout la dynamique culturelle de la société Inuit d'Ammassalik nous invitent plus largement à nous poser la question des contacts interculturels source de la dynamique identitaire, et de notre rapport avec les objets étrangers entrant dans notre patrimoine.

A bien des égards « *Groenland, Ammassalik : contact* » remet fondamentalement en cause les expositions d'ethnologie du Musée de l'Homme de ces dernières années. Alors que « les Amériques » étaient devenues celles de Lévi-Strauss (1992), « l'Afrique », celle de Marcel Griaule (1998), et l'Océanie celle des « aventuriers mondains » de La Korrigan (2001), le musée glissait du lieu de présentation des cultures à celui de l'histoire de la discipline ethnologique (Jamin, 1998). En fait, bien plus que des expositions d'ethnologie liée par définition aux sociétés actuelles, ces dernières présentaient les cultures des années 1930 alors sur le point de se transformer aux contacts des occidentaux. Aussi les galeries dites ethnographiques du Musée de l'homme étaient devenues peu à peu un lieu d'histoire des cultures occultant le plus souvent la dynamique identitaire provenant des contacts entre les sociétés étudiées et l'Occident.

Pourtant, peut-on parler de l'identité groenlandaise sans parler de la colonisation danoise ? L'histoire même des collectes et donc de l'acquisition des objets des musées nous invite à relativiser, voire, à inverser la notion « d'objet témoin » théorisée par les ethnographes des années 1930. L'objet acquis dans une société étrangère par un scientifique occidental est tout

autant le témoin du rapport qu'entretien l'Occident et la discipline ethnologique vis-à-vis des cultures étudiées, que celui des pratiques culturelles de ses créateurs et utilisateurs.

De plus, en intégrant le musée, les objets étrangers font de fait parties de notre patrimoine national. N'y a-t-il pas là une reconnaissance institutionnelle de l'élaboration conjointe des identités ? A l'heure où l'ancien emplacement du Musée des Arts Africains et Océaniens (ancien Musée des Colonies de 1931) est désigné pour accueillir une « Cité de l'Immigration », ne manque-t-il pas plus globalement un « musée de la France et des Autres » ? Le Musée de l'Homme et celui du Quai Branly seront-ils les cadres temporaires d'expositions prenant en compte la pleine mesure de la dimension doublement patrimoniale des objets de sociétés lointaines avant l'avènement d'un musée ethnographique d'un nouveau type ? L'histoire des « contacts » entre la France et le reste du monde restera-t-elle encore longtemps le refoulé des musées nationaux ?

Bibliographie

Côté. Michel, 2004, *Inuit, quand la parole prend forme*, Muséum D'Histoire Naturelle de Lyon & Glénat.

Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques, 1931, Musée d'Ethnographie du Trocadéro, Paris.

Grognet. Fabrice, 2004, « Du Trocadéro à Branly : le dernier voyage des objets ethnographiques ? », in *Le Détour, Revue des Sciences Humaines* n°3, pp 219-232.

Jamin. Jean, 1998, « Faut-il brûler les musées d'ethnographie ? », in *Gradhiva*, 24, pp. 65-69.

Huet. Sylvestre, 2003, « Le musée de l'Homme mis en caisses » in *Libération*, 29.1.2003.

Mohen. Jean-Pierre, 2004, « Le Nouveau Musée de l'Homme », Odile Jacob et Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris.

Nooter. Gerti, 1984, *LIFE AND SURVIVAL IN THE ARCTIC cultural changes in Polar regions*, G.w. (ed.). Nooter